

ment et — ce qui signifiait plus que cela — « l'indépendance de l'administration intérieure »? Cependant ils protestèrent à Bucarest par l'intermédiaire de l'agent russe Nédoba, par celui de Jacques Nénadovitch¹. Ils s'opposèrent par crainte de la répression et de la perte d'une situation déjà gagnée. Mais, abandonnés par les Russes au hasard, à leurs propres moyens, ils perdirent rapidement l'espoir, lorsque, au bout de longues négociations avec le bon vieillard Tschélébi-Moustafa, les troupes du Sultan entrèrent, dès 1813, en Serbie, conduites par le Serbe Kourchid-Pacha, et occupèrent Négotine — sur la route de Vidine, qui était maintenant libre, après la déposition de Mollah-Pacha, — puis Semendrie et Chabatz. Un dernier effort de pacification fut tenté : avec le chef national comme beg, on aurait rendu Belgrade aux Turcs; mais le Pacha refusa de créer « un royaume dans un empire » et surtout avec un prince qui n'était pas mahométan², Carageorges, qui avait songé à passer en Russie, se décida, après une résistance très faible, — tellement faible qu'elle est une tache pour sa mémoire et pour celle des voévodes qui refusèrent de le soutenir — à chercher un refuge, pour son corps brisé et son âme démoralisée, en Autriche.

Et alors apparut, inaugurant une politique turque prudente, au lieu de la folle politique russe, l'homme qui devait créer la Serbie moderne. Car ce que la Serbie signifie aujourd'hui, est dû à Miloch Obrénovitch, à son intelligence pondérée, à sa volonté opiniâtre et à son admirable instinct politique.

1. Novakovitch, loc. cit., p. 159 et suiv. Le comte Ivélitch vint en échange pour demander la soumission inéluctable.

2. Yakchitsch, ouvr. cité. pp. 258-259. Les Russes étaient partis en août.